

# SUR L'ARCHÉOLOGIE RURALE EN FRANCE SEPTENTRIONALE – QUELQUES QUESTIONS EN GUISE DE BILAN

---

Jean-Marie PESEZ<sup>1</sup>

Il y a deux ans, Pierre Demolon, le premier archéologue français à avoir publié la fouille d'un habitat du haut Moyen Age, dénonçait encore l'aventure que représente toute tentative de synthèse sur l'archéologie du village, "alors qu'on ne connaît pas la validité des témoins archéologiques qui ont été découverts..." (Demolon 1995). Un bilan n'est pas une synthèse mais cela s'en approche nécessairement. On va cependant tenter l'aventure une fois de plus (Chapelot - Fossier 1980; Pesez 1992; Peytremann 1995).

En 1972, donc, paraissait *Le village mérovingien de Brebières*, du même Pierre Demolon. Peu auparavant, en 1970, le village bourguignon plus tardif (XIV<sup>e</sup> siècle) de Dracy avait fait une première apparition dans la bibliographie (*Archéologie du village déserté* 1980). Si on excepte quelques rares sites bretons et alsaciens, on en est resté là, longtemps, en France du Nord, surtout si on ne prend en compte que les sites publiés. Le bilan apparaît aujourd'hui autrement riche, avec un contraste très fort, et très lourd de sens, sans doute, entre les sites du haut Moyen Age et les sites du plein et du bas Moyen Age.

C'est d'abord une affaire de chiffres. La carte recense plus de cent sites du haut Moyen Age - environ 118 - contre une quinzaine seulement de sites tardifs. Encore, parmi ces derniers, les sites bretons sont-ils rarement postérieurs au XI<sup>e</sup> siècle et, parmi les autres, se glissent des granges et des fermes isolées. On notera que la situation serait fort différente en France du Sud; ce n'est que récemment qu'on y a étudié des sites précoces<sup>2</sup>.

Dans le Nord, le contraste qu'on vient de souligner ne saurait être fortuit. Il y a plus de désertions anciennes que de récentes. Encore faudrait-il s'interroger sur la nature des sites désertés: pas plus pour le haut Moyen Age que pour les siècles postérieurs à l'An mil, on ne peut assimiler tous les sites à des villages.

L'inflation des sites anciens est récente - elle date de la fin des années 80 et de ces toutes dernières années - et elle a une cause contingente. Elle n'est pas une réponse à une exigence scientifique: longtemps les spécialistes, au sein du "Conseil supérieur de la Recherche archéologique", considérant le retard de l'archéologie française sur l'Allemagne ou l'Angleterre, ont appelé à un développement de l'archéologie rurale des premiers siècles du Moyen Age, pour lesquels seules les nécropoles apportaient des données. En fait, il suffit de regarder la carte, d'observer la répartition des sites pour comprendre: à l'origine des progrès, de la multiplication des données, se situent les grands travaux, ce depuis que l'Etat a pris en considération l'archéologie de sauvetage et en a imposé la charge aux aménageurs, au premier rang desquels les sociétés d'autoroute et les chemins de fer. L'archéologie de sauvetage (ou préventive) seule pouvait mettre en évidence, il faut l'admettre, des sites que rien ne signalait: ni vestiges, ni documents, ni toponymie. Il est caractéristique qu'on les désigne non par leur vrai nom (qu'on ignore, sauf rarissimes exceptions comme Violaine) mais par celui de la commune actuelle ou d'un lieu-dit.

Mais l'archéologie préventive a ses aspects négatifs - et un effet pervers, celui de soulager l'Etat de ses obligations - et le plus fâcheux est de n'autoriser qu'une reconnaissance incomplète, tronquée, mutilée, des sites, l'exploration ne dépassant pas les limites de l'emprise du chantier, de sorte qu'on ne sait pas toujours à quel type d'établissement on a affaire: un hameau tout entier ou un quartier de village.

---

1 Directeur d'études à l'E.H.E.S.S., membre de l'UMR 5648.

2 Dans le Languedoc, la situation est en passe de changer grâce aux recherches de Claude Raynaud et Laurent Schneider et leur équipe.

Le nombre des bâtiments repérés (repérés plutôt que retrouvés, car il n'en reste, le plus souvent que les trous des poteaux porteurs) ne doit pas faire illusion: leur construction légère contraint à les rebâtir fréquemment et cela ne se fait pas nécessairement au même emplacement. En fait, on est rarement en présence d'agglomérations importantes qui mériteraient peut-être le nom de village: le plus souvent, il s'agit du groupement de deux ou trois unités d'exploitation. Dans certains cas même (Moussy-le-Neuf ou Servent) il n'y a qu'une "ferme". La présence d'une église et d'un cimetière est exceptionnelle. Serris (où on a pu étudier un très vaste cimetière), Villiers-le-Bâcle, La Grande Paroisse, Coupvray sont quelques-unes de ces exceptions, moins de douze au total (*Peytremann 1995*).

La plupart donc ne peuvent être appelées villages. Mais qu'est-ce qui définit le village? Selon moi - et cette opinion est assez largement partagée par les archéologues et les historiens, Robert Fossier notamment - il n'y a de village que par l'association de trois éléments: un habitat groupé, un terroir et une communauté d'habitants. Les sites du haut Moyen Age, qui ont été désertés et que l'archéologie met au jour, ne répondent pas à cette définition.

A dire vrai, les sites désertés du bas Moyen Age ne sont pas non plus des villages. Il n'y a pas d'église à Dracy, ni à Trainecourt, non plus que dans les habitats bretons qui appartiennent, en outre, à un pays d'habitat extrêmement dispersé. Pour ces hameaux, granges, fermes isolées, les modalités de l'abandon peuvent être variées. Dracy est le seul de ces sites peut-être (avec Pesmes?) à avoir connu une destruction brutale dont il n'est pas mort tout de suite d'ailleurs: il est très difficile, en fait, de tuer un village (*Le Roy Ladurie - Pesez 1965*). Au moins, disparaissent-ils dans un contexte de crise, la grande crise agraire des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, provoquée au départ par la peste noire et la grande déflation démographique qui s'en est suivie: elle a tué dans toute l'Europe des dizaines de milliers d'habitats ruraux, moins en France cependant, que dans les pays voisins, les pays germaniques notamment (*Villages désertés... 1965*).

Les désertions du haut Moyen Age interviennent au contraire dans un contexte de croissance: cela signifie qu'il s'agit d'un phénomène totalement différent<sup>3</sup>. Peut-être convient-il de mettre à part les villages mérovingiens, précocement abandonnés, désertés avant le IX<sup>e</sup> siècle. Les historiens discutent et disputent à propos des débuts du démarrage économique et démographique qui conduit aux grandes mutations des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, elles-mêmes mises en doute, contre toute évidence et probablement par pur goût de la provocation<sup>4</sup>. Mais rares sont ceux qui situent le *take off* au VII<sup>e</sup> siècle!

Peut-on attribuer un sens aux désertions du haut Moyen Age? Peut-on leur attribuer une cause commune? Doit-on y voir un phénomène assez général?

On doit renoncer à l'idée d'habitats éphémères et cesser de considérer que, avant l'An mil, l'habitat n'est pas du tout fixé, même si les abandons précoces témoignent d'une certaine instabilité. Avant de disparaître, les habitats du haut Moyen Age que les fouilles ont rencontrés avaient connu un ou plusieurs siècles d'existence, une existence parfois syncopée en périodes courtes, mais on ne peut parler d'habitats itinérants.

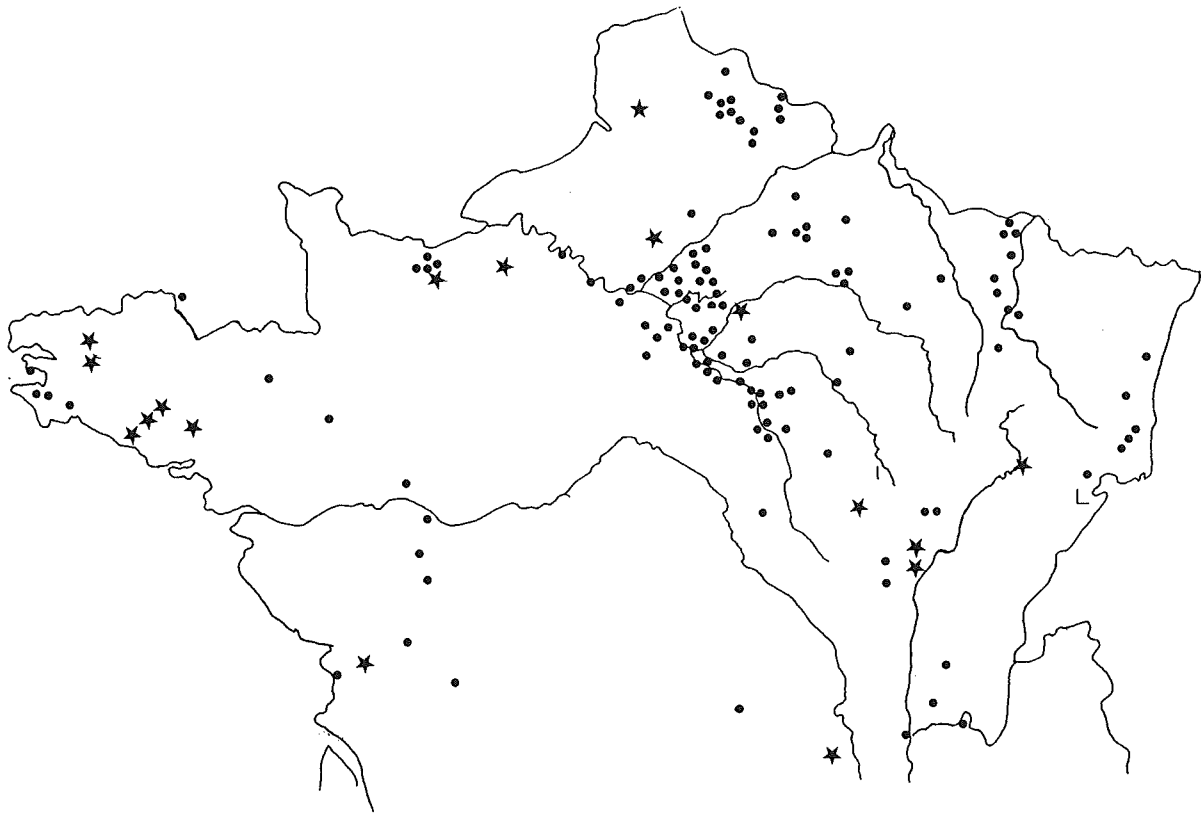
Claude Lorren et Patrick Périn penchent même pour une permanence des lieux habités (*Lorren - Périn 1995*). Les villages du haut Moyen Age seraient sous les villages actuels. Soit, mais alors, comment rendre compte de ces nombreuses désertions?

Qu'y a-t-il sous nos villages d'ailleurs? A l'origine, parfois un *vicus*, souvent une *villa*, et cela, malgré la toponymie, malgré l'évidence des vestiges antiques, assez aisés à identifier et à dater, reste souvent incertain, non prouvé. Surtout, il est clair que tous les *vici*, toutes les *villae* n'ont pas donné naissance à un village médiéval. Ce qui est difficile à prouver pour l'Antiquité risque de l'être bien davantage pour le haut Moyen Age. Que nos villages soient, en majorité, dans la continuité (de site, pas nécessairement de nature) d'habitats anciens, ne signifie pas d'ailleurs que le réseau des lieux habités n'ait pas subi de profondes mutations. Il est en tout cas difficile d'évacuer le problème que posent les désertions du haut Moyen Age. On ne peut non plus les tenir pour négligeables parce que leur nombre reste limité en regard du nombre des habitats actuels et des communes: l'archéologie, comme toujours, opère par sondages et ceux-ci sont, en l'occurrence, plutôt impressionnants par la fréquence des découvertes.

Pour mieux cerner le phénomène, il faut tenir compte et du caractère paisible de l'abandon, en règle générale, et de la nature de l'habitat plutôt de l'ordre du hameau, voire de l'écart, et enfin de la date souvent tardive de l'abandon, entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Dès lors, on ne peut pas ne pas penser à ce qui est maintenant tenu pour un événement majeur de l'histoire de nos campagnes: le regroupement des hommes autour de l'An mil, l'émergence de véritables villages. On ne discutera pas ici des ferments qui ont incité les hommes à

3 Il est remarquable que ces sites du haut Moyen Age soient rarement étudiés sous l'angle de la désertion. L'accent est mis plutôt sur la culture matérielle et on attribue volontiers l'abandon à un fait contingent, particulier au site, comme sa situation géographique.

4 La controverse anime le numéro 21 (1991) de la revue *Médiévales. Langue, textes, histoire*, consacré à "L'an mil, rythmes et acteur d'une croissance" et dont les articles ont été rassemblés par Monique Bourin.



- Sites du haut Moyen Age
- ★ Sites du plein et du bas Moyen Age

Fig. 1. Sites ruraux du Moyen Age fouillés en France du Nord.

se regrouper, s'il convient de mettre l'accent sur la formation des paroisses, sur la mise en place de la seigneurie ou sur la réorganisation des terroirs, si c'est la recherche de la sécurité, le besoin d'ordre ou les nécessités dictées par les pratiques agricoles communautaires qui sont en cause (Fossier 1992; Pesez 1992a, b). On rappellera que le phénomène de regroupement des hommes est désormais bien connu et cerné (y compris avec ses ratés ou ses demi-échecs) mais dans les régions méditerranéennes, sous le nom d'*incastellamento* (Toubert 1973; Bourin-Derruau 1987; Whickham 1985).

Dans la France méridionale, les sites ruraux explorés par l'archéologie correspondent, en général, à des échecs de l'*incastellamento*; ils se signalent par leurs ruines occupant des sites perchés et ils appellent une archéologie d'un autre type que les sites du haut Moyen Age dans les plaines du Nord. Pour ceux-ci, le terme d'*incastellamento* ne saurait convenir, mais le mouvement de regroupement paraît également bien attesté dans le Nord et demeure la meilleure explication de ces abandons qui ne s'accompagnent pas - il faut y insister - de retrait des terroirs: les habitats désertés le sont au profit d'autres lieux qui attirent les hommes, qui bénéficient éventuellement de la continuité d'occupation mais qui peuvent aussi être des villages neufs.

Une autre ligne de partage entre haut et bas Moyen Age est offerte par la culture matérielle. La plus évidente, la plus spectaculaire des différences réside dans la construction. Les sites tardifs offrent les vestiges de vraies maisons, parfois construites en pierre, où la pierre intervient, en tout cas, souvent, des maisons en plusieurs locaux avec des foyers intérieurs, des espaces pour le stockage de réserves, des abris pour le bétail. Parfois pourvues d'un étage, ces maisons organisent leur espace à l'intérieur d'un véritable urbanisme villageois. Les structures et le mobilier mis au jour par les fouilles de telles habitations apportent des données précises sur le mode de vie, les activités, le niveau social.

Rien de tel s'agissant du haut Moyen Age. On connaît le type de construction le plus représenté dans toute l'Europe du Nord (et que n'ignore pas non plus la France méridionale si on se réfère à des recherches récentes en Languedoc). Toujours plus ou moins rudimentaire, il ne fait appel qu'à la terre et au bois. Les deux principales versions sont également présentes dans toute l'Europe septentrionale, au *Früh-* comme au *Hochmittelalter*. L'une est la cabane excavée dont les archéologues français sont à peu près unanimes à refuser de faire une habitation, malgré la présence, parfois, de foyers, malgré son absence sur certains sites alors que sur d'autres elle est seule présente. Malgré le fait aussi qu'elle a été habitation en Europe centrale et danubienne, jusqu'à nos jours parfois. D'autres controverses portent sur le niveau où elle est occupée, au fond de l'excavation ou sur un plancher au niveau du sol. On a même cru y déceler des caractères ethniques et voulu en faire un témoin de la culture franque.

L'autre version est offerte par le *framed building*, la construction sur poteaux plantés, occupée au niveau du sol. Les controverses, ici, sont moins vives, mais on essaie de parvenir à des typologies, en s'appuyant essentiellement sur le nombre de files de poteaux porteurs et donc le nombre des "nefs" qu'elles déterminent: la construction "à deux nefs" serait ainsi la plus représentée en Gaule. Ces essais de typologie ne sont guère convaincants. Ils ont le tort de ne pas prendre en compte les témoins venant de l'étranger, et surtout n'établissent de corrélation crédible ni avec les fonctions, ni avec la géographie, à peine avec la chronologie (Heidinga 1987).

Aux types de constructions évoqués, il faut ajouter, en France comme ailleurs, d'autres structures dont certaines restent énigmatiques: les greniers sur poteaux, les granges, les puits, les fours, de plusieurs types, avec ou sans cheminée, regroupés ou non en batterie (ils disparaissent généralement au XI<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'instauration des banalités?), les fosses, qui ne sont pas toutes des silos, les fossés. Ces derniers restent souvent d'interprétation difficile: on y voit assez fréquemment des témoins du découpage parcellaire ou des limites d'exploitation remontant parfois à l'Age du Fer pour garder leur efficacité au Moyen Age.

Les études environnementales sont très en faveur désormais. Il n'y a pas de grand chantier où n'intervienne une équipe spécialisée en pédologie, sédimentologie, palynologie, etc. Mais jusqu'ici ces recherches produisent peu de résultats, ou pour être plus exact, peu de leurs résultats intéressent le Moyen Age (ils sont loin d'être négligeables pour le néolithique et la protohistoire) et peu intéressent les provinces du Nord: c'est plutôt dans le Midi, à Charavines, au Castlar de Durfort qu'on voit mises en oeuvre les méthodes paléo-environnementales (Colardelle - Verdel 1993). L'archéologie expérimentale a rencontré un quasi échec, avec le village expérimental de Melrand, en Bretagne, victime d'un manque de moyens plutôt que d'une faiblesse du protocole scientifique.

L'archéologie agraire a fait peu de progrès encore. Les champs fossiles sont rares (Pen-er-Malo, le Louvre offrent quelques exemples de labours conservés), les trésors d'outils exceptionnels (La Grande Paroisse) (Bertrand - Lucas 1973). La chronologie du bocage reste incertaine et la datation des haies laisse sceptique. Cependant, une étude récente du parcellaire dans le Berry a mis en évidence la mise en place d'organisations radio-concentriques attribuables à la seigneurie châtelaine (Querrien 1994). L'archéozoologie commence à dégager de grandes lignes d'évolution, comme l'abaissement de la taille des bovins au haut Moyen Age. L'archéobotanique confirme plutôt qu'elle n'enseigne la prédominance du seigle (et du prunier), les progrès de *vitis vinifera*.

C'est peut-être pourtant dans cette direction, dans l'intervention des sciences naturelles qu'on attend désormais les apports novateurs en archéologie rurale. Pour le reste, je partagerais volontiers le point de vue de Pierre Demolon (Demolon 1995): "Il devient à peu près inutile de collectionner les trous de poteau" si on ne doit pas en tirer d'autres conclusions que celles déjà dégagées par la recherche sur le monde rural médiéval.

## Bibliographie

*Archéologie du village déserté*, 1980, Paris, 2 vol.

Bertrand, A. - Lucas, M. 1973: Un village côtier du XII<sup>e</sup> siècle en Bretagne: Pen-er-Malo en Guidel, *Archéologie médiévale*, 73-101.

Bourin-Derruau, M. 1991: L'an mil, rythmes et acteurs d'une croissance, *Médiévales*. Langue, textes, histoire, 21.

— 1987: Villages médiévaux en bas Languedoc. Genèse d'une sociabilité (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), 2 vol., Paris.

Chapelot, J. - Fossier, R. 1980: Le village et la maison au Moyen Age, Paris.

Colardelle, M. - Verdel, E. (dir.) 1993: Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement, la formation d'un terroir au XI<sup>e</sup> siècle, DAF n° 40, Paris. Le grenier brûlé du Castlar, étudié par Marie-Pierre Ruas doit faire l'objet d'une prochaine publication.

Demolon, P. 1995: L'habitat rural du haut Moyen Age dans le nord de la France: réflexion méthodologique. In: Lorren, C. - Perin, P.

- (éd.): *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)*, Actes des XIV<sup>e</sup> Journées internationales d'Archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 janvier 1993, Rouen, 45-51.
- Fossier, R. 1992*: La naissance du village. In: *Le Roi de France et son royaume autour de l'An mil*. Paris, 219-222.
- Heidinga, H. A. 1987*: *Medieval Settlement and Economy; North of the Lower Rhine*. Assen, Maastricht, 45-55.
- Le Roy Ladurie, E. - Pesez, J.-M. 1965*: Le cas français: vue d'ensemble. In: *Villages désertés et histoire économique XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, 127-252.
- Lorren, C. - Périn, P. 1995 (éd.)*: *L'habitat rural du haut Moyen Age France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne*, Rouen, XIII-XIV.
- Pesez, J.-M. 1992a*: Archéologie de la maison paysanne. In: *Villages et villageois au Moyen Age*. Paris, 181-192.
- *1992b*: Les naissances du village: position de la question. In: *Le Roi de France et son royaume autour de l'An mil*. Paris, 223-224.
- Peytremann, E. 1995*: Les structures d'habitat rural du haut Moyen Age en France, V<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, un état de la recherche. In: *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)*. Rouen, 1-28.
- Querrien, A. 1994*: Parcelles antiques et médiévales du Berry, *Journal des Savants*, juillet-décembre, 235-366.
- Toubert, P. 1973*: Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IX<sup>e</sup> siècle à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, tome 1. Rome.
- Villages désertés et histoire économique, XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, 1965*. Paris.
- Wickham, C. 1985*: Il Problemo dell'incastellamento nell'Italia centrale: l'esempio di S. Vincenzo al Volturno. Studi sulla società degli Appennini nell'alto medioevo, Quaderni dell'insegnamento di Archeologia Medievale della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Siena, Florence.